



Association pour la *P*romotion de l'*H*istoire et de l'*A*rchéologie *O*rientales
Université de Liège

m é m o i r e s n ° 1 2

ANTOINE GALLAND (1646-1715) ET SON JOURNAL

ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ À
L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE (16-18 FÉVRIER 2015)
À L'OCCASION DU TRICENTENAIRE DE SA MORT



édités par

Frédéric BAUDEN et Richard WALLER

PEETERS



*Association pour la Promotion de l'Histoire et de l'Archéologie Orientales
Université de Liège*

mémoires n° 12

ANTOINE GALLAND (1646-1715) ET SON JOURNAL

ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ À

L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE (16-18 FÉVRIER 2015)

À L'OCCASION DU TRICENTENAIRE DE SA MORT



édités par

Frédéric BAUDEN et Richard WALLER

PEETERS

Louvain - Paris - Bristol, CT

2020

Illustration de couverture :

Enterrement turc, planche n° 100 du Recueil de cent Estampes représentant différentes Nations du Levant, tirées sur les Tableaux peints d'après Nature en 1707. et 1708. par les Ordres de M. de Ferriol Ambassadeur du Roi à la Porte. Et gravées en 1712. et 1713. par les soins de Mr. le Hay (Paris, 1715).

INTRODUCTION

Frédéric BAUDEN

Liège Université

Le 17 février 1715, à 15h selon le procès-verbal dressé par le bibliothécaire Jean Boivin deux jours plus tard, à 16h selon une source inédite mais plus fiable, Antoine Galland s'éteignit à l'issue d'une maladie qui l'avait cloué au lit pendant près d'un mois. Au moment de sa mort, sa renommée ne dépassait guère les frontières et, si c'était le cas, c'était de manière confidentielle, auprès de savants et d'érudits avec qui il correspondait. Trois siècles plus tard, il est universellement reconnu comme le traducteur des *Mille et Une Nuits*. Situation paradoxale s'il en est, puisqu'il doit en définitive sa célébrité à ce qui ne fut jamais pour lui qu'un passe-temps. Sa traduction, et l'on sait, depuis les études de Georges May et Sylvette Larzul, que ce fut plus qu'une traduction, n'occupait que ses soirées et n'était pour lui, au fond, qu'un délassement. Certes, elle lui valut l'intérêt des dames de la haute société (il a ainsi partagé la table de la Marquise d'O), mais Galland attachait plus d'importance à ses travaux sérieux qui touchaient à des domaines érudits comme la numismatique, l'épigraphie et l'histoire du monde gréco-romain ou oriental. Le destin en aura décidé autrement. Qu'importe ! Destin il y eut et quel destin !

Né en 1646 dans un petit village de Picardie, puîné d'une famille pauvre qui comptait sept enfants, orphelin de père dès son plus jeune âge, Galland échappa à un métier d'artisan pour lequel il était peu fait. Très vite remarqué, il sut gravir les échelons de l'échelle sociale en sachant toujours où était sa place. Ainsi, en lisant Sénèque en 1712, il y nota le passage suivant : « *Liberalibus me studiis tradidi, quamquam paupertas alia suaderet* » (Je me suis livré aux arts libéraux, bien que la pauvreté me conseillât d'autres voies). Et de conclure : « Il est fait pour moi aussi bien que pour Lucilius »¹. Voilà une phrase qui aurait pu lui servir d'épitaphe. Toujours au service, pour des raisons pécuniaires, d'hommes plus fortunés que lui, qu'il s'agît de personnages appartenant à l'appareil d'État ou au monde de l'érudition, ce ne fut qu'à la fin de sa vie, en 1708, qu'il put recouvrir, contre son gré, une indépendance pourtant bien méritée. Un an plus tard, grâce à ses soutiens, il obtint la chaire de langue arabe au Collège royal. Prestigieuse s'il en est, cette fonction ne devait pas l'enrichir pour autant : il ne fut payé pour la première demi-année prestée en 1709 que quelques mois avant de mourir. Son entrée à l'Académie, lors du renouvellement de cette dernière, en 1701, ne devait pas plus lui ap-

¹ *Journal*, vol. III, p. 75.

porter la fortune. C'était plutôt une reconnaissance de son érudition, d'autant plus méritoire étant donné ses origines.

Souvent au contact des grands de son monde, Galland sut se tenir à l'écart de leur éblouissement. Il savait que leur plaisir avait un prix qu'il n'était pas prêt à payer, comme il s'en confia à son journal le 20 juillet 1710 :

Comme nous allions sortir de Table, un valet de chambre de Madame la Duchesse du Maine vint de la part de cette Princesse le [Brue] Prier de se rendre a Sceau l'Après disné pour une Comedie qu'on devoit y représenter. Il eust bien voulu pouvoir s'en dispenser, mais il connut ce qu'il en couste de plaire aux Grands. Cette Princesse l'avoit veu a sceau, le Lundi precedent, et l'avoit gousté autant par sa bonne mine que par son esprit².

Cette ligne de conduite, il parvint à la maintenir jusqu'au bout puisqu'en 1712, quand il se vit offrir le poste de garde du Cabinet des monnaies du roi à Versailles, il refusa l'offre. Dans une lettre adressée à son correspondant hollandais, il avoue la raison de son refus en ces termes :

j'estois peu propre pour me présenter chaque jour devant Sa Majesté, à son lever, devant la foule de ses courtisans, outre que je regardais l'obligation de demeurer à Versailles comme une espèce d'esclavage³.

Quelques jours plus tard, lorsqu'il apprit que le roi lui avait attribué une autre fonction – celle d'antiquaire chargé d'enrichir ses collections –, Galland fut informé que sa franchise avait été appréciée :

Sur ce qu'il representa a s^r M^r comme i'avois eu l'honneur de le lui marqué le Jeudi 14, que ie me contentois de cet emploi, sans ambitionner d'estre attaché au Cabinet du Roy, pour y travailler a Versailles, S^r M^r eut la bonté de dire : tout le monde ne pense pas de mesme⁴.

Prendre ses distances et savoir rester à la place qui était la sienne dans la société de l'époque furent les mots d'ordre auxquels il s'astreignit jusqu'à la fin de sa vie. Parmi les hommes de son rang, il sut se contruire des amitiés durables, parfois entretenues à distance par un simple échange de correspondance. Célibataire invétéré, il vit dans ses amis la famille qu'il n'était pas parvenu à construire. Les voir disparaître avant lui lui causa une profonde douleur exprimée dans une confession rare dans son journal le 24 novembre 1710 :

Les amis sont la consolation de la vie. Plus on vit, plus on en perd et plus on manque de consolation. Et quand on les a perdus tous, on se trouve dans une solitude affreuse au milieu d'une grande multitude d'hommes, si l'on ne cherche sa consolation en soi mesme. C'est une experience que ie fais chasque iour.

² *Journal*, vol. II, p. 192.

³ *Correspondance*, lettre n° CCCX, 8 septembre 1712, p. 639.

⁴ *Journal*, vol. III, p. 39.



Fig. 1 : Détail du quartier où habitait Galland (tiré de B. Jaillot, *Nouveau plan de la ville et faubourgs de Paris* (Paris, 1713))



Fig. 2 : Détail du quartier où habitait Galland (image tirée de GoogleMaps en janvier 2017) avec superposition du quartier tel que représenté sur le plan de Paris en 1713

C'est entouré d'amis et assisté par un neveu que Galland rendit l'âme dans sa chambre d'auberge située au coin de la rue des Sept-Voies (aujourd'hui rue Vallette) et de la rue des Chiens (aujourd'hui disparue), à proximité du collège Montaigu. Il fut enterré dans le cimetière qui faisait face à l'église de Saint-Étienne-du-Mont, à peu de distance de son auberge⁵, comme l'indique l'acte d'inhumation :

Lundy 18^e feurier fut inhumé au bas de cette église, M. Antoine Galand antiquaire du Roy, lecteur et professeur royal en langue arabesque, et associé de l'Acad. Roy. des inscriptions et médailles, mort le jour précédent, âgé de 68 ans, pris rue des Sept-Voyes⁶.

Ceux qui voudraient lui rendre hommage en visitant sa tombe seront déçus : ce lopin de terre n'existe plus⁷. Il fut remplacé par un lotissement au XIX^e s⁸. Notons toutefois, avec amusement et malice, que si Galland y repose encore – ce qui est peu probable –, il est à l'ombre du Panthéon et que son auberge, où il a passé ses dernières années, était située à proximité de ce qui est devenu la bibliothèque Sainte-Geneviève où certains livres qui lui appartinrent sont aujourd'hui conservés.

En l'absence d'une tombe, que reste-t-il donc de tangible de notre érudit ? Trois siècles après sa mort, Galland reste en fait un homme invisible ou un homme sans portrait. Nombreuses furent les tentatives de l'identifier dans l'une ou l'autre peinture due à un célèbre portraitiste⁹. Celui qui porte son nom et qui est attribué au peintre de la cour de Louis XIV, Hyacinthe Rigaud, n'est qu'une fausse attribution. La meilleure experte de l'œuvre de Rigaud, Ariane Sarrazin, exclut que le portrait qui a donné naissance à la gravure soit de lui. D'autre part, comment Galland aurait-il pu se payer les services d'un artiste qui ne peignait que les plus nantis. Il y a quelques années l'espoir renaquit avec un tableau attribué à Philippe de Champaigne, peintre du roi. L'auteur du catalogue de son œuvre, Bernard Dorival, voulut voir dans un Français représenté à l'orientale Galland, sans doute parce qu'il pensait qu'il devait être fameux de son vivant pour être portraituré de la sorte. Cet espoir s'est évanoui récemment : le personnage représenté ne serait

⁵ Voir fig. 1 (le cimetière est signalé par le n° 34).

⁶ Auguste Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire. Errata et supplément à tous les dictionnaires historiques d'après des documents authentiques inédits* (Paris, 1872, 2^e éd.), p. 629.

⁷ S'agissant d'un cimetière construit à l'intérieur de la ville, il fut supprimé, comme tous les autres du même genre, en 1794. Voir Pierre-Augustin Faudet et Louis de Mas-Latrie, *Notice historique sur la paroisse de St-Étienne-du-Mont, ses monuments et établissements anciens et modernes, suivie des offices propres à l'usage de la même paroisse* (Paris, 1840), p. 43.

⁸ Voir fig. 2.

⁹ Sur la question des portraits présumés d'Antoine Galland, voir Frédéric Bauden, «Portraits présumés de Galland», dans *Journal*, vol. I, p. 50-58. Voir aussi *ibid.*, vol. II, p. 2-3. Plusieurs de ces portraits sont reproduits sur les pages de couverture et de titre des quatre volumes du *Journal*.

autre que Jean de Thévenot. S'il existe un portrait de Galland, il faut probablement le chercher dans un tableau représentant l'ambassadeur Nointel et sa suite devant Athènes en 1675¹⁰. Galland fit office de secrétaire mais aussi d'antiquaire pour l'ambassadeur et participa à l'équipée qui porta toute la compagnie au Levant mais aussi en Grèce. En 2011, j'avais suggéré de voir Galland dans la figure qui se tient à la droite de l'ambassadeur et qui tend le bras droit vers une scène impliquant quatre personnages. Plus récemment, Guy Meyer a proposé de plutôt l'identifier avec le personnage portant un caftan rouge qui semble diriger les travaux de deux hommes agenouillés dans la même scène se déroulant dans la partie gauche du tableau¹¹. Il pourrait bien avoir raison mais faute de certitude, nous en sommes toujours réduits à la conjecture.

Quoi qu'il en soit, nous possédons à tout le moins deux descriptions physiques contemporaines. La première est due à Galland lui-même, lorsqu'il fournit à son correspondant hollandais Cupper les traits saillants de son physique et de son état santé en ces termes :

Je vous suis bien obligé du portrait que vous m'avez fait de Votre personne. En échange, voici le mien : i'aurai 67 ans accomplis au 6^e du mois prochain, et a cet age ie n'ai pas besoin de Lunettes, non plus que vous. Je ne dirai pas comme vous, que ie marche en ieune homme. Vn asthme de ventosité, que i'ai depuis presque ma ieunesse, m'oblige de menager mes pas, malgré mes forces et mon courage. Je n'ai pas presentement¹² occasion de monter a cheval, mais i'en supporterois, la fatigue aussi facilement, que ie l'ai fait dans mes voiage. Pour ce qui est de l'habitude du corps, ie suis d'une taille moienne, ni gros, ni gras, ni aussi d'une maigreur a se faire remarquer¹³.

La seconde, nous la devons à son ami et collègue académicien, Martin Billet de Fanière, qui lui rendit visite dans ses derniers moments et qui rédigea peu

¹⁰ Faisant partie d'une série de quatre tableaux monumentaux peints pour Nointel, l'identité de leur auteur pose problème encore de nos jours. D'abord attribués à Jacques Carrey, plus récemment à Arnould de Vuez, Guy Meyer a récemment proposé d'y voir la main d'un troisième peintre flamand anonyme qui accompagnait Nointel. Voir Guy Meyer, « À la recherche d'un portrait d'Antoine Galland : à propos du tableau montrant le marquis de Nointel à Athènes et des peintres à son service », dans Pierre-Sylvain Filliozat et Michel Zink (éd.), *Antoine Galland et l'Orient des savants* (Paris, 2017), p. 245-313. Précisons à ce sujet que l'un des quatre tableaux, celui représentant l'entrée de Nointel à Jérusalem, qui était considéré comme perdu depuis le début du xx^e s., a été retrouvé dans un ancien hôtel particulier situé au n° 4 de la rue de Marignan à Paris durant l'été 2018. La découverte fut annoncée par Vanessa Friedman dans un article paru dans le *New York Times* le 21 janvier 2019 (<https://www.nytimes.com/2019/01/21/fashion/the-treasure-behind-the-wall.html>). Je remercie Guy Meyer de m'en avoir informé.

¹¹ Meyer, « À la recherche d'un portrait », p. 275.

¹² Suivi de *de*.

¹³ *Correspondance*, lettre n° CCCXIV (31 mars 1713), p. 647. Le texte est ici reproduit à partir de l'original et non de l'édition d'Abdel-Halim.

après sa mort des notes destinées à la rédaction d'un éloge qui devait être lu par Gros de Boze :

ce qui est tres remarquable a son age il n[']avoit encore aucun cheveux blanc et n[']avoit encore perdu aucune de ses dents. il avoit les yeux petit Et enfoncéz mais si bons et si penetrant qu[']il ne se servoit jamais de lunette pour decouvrir tout ce qui se pouvoit apercevoir sur les monuments antiques ou medailles les plus frustes et les moins conservées¹⁴.

il étoit assez negligé a son extérieur¹⁵.

il Est d'une taille fort petite, les yeux Enfoncé, le visage long Et basané, le nè aquilin¹⁶.

il Estoit petit de taille, avoit les yeux enfoncé, le front large et Elevé, le visage long Et basané, le né aquilin, il ne s'est jamais servi de lunettes pour decouvrir sur les medailles tout ce qu[']on y pouvoit apercevoir¹⁷.

il paroisoit d'un air reveur Et melancolique a le voir mais ce n'estoit pas cela lorsqu[']on l[']entretenoit ou qu[']on Estoit familier avec luy¹⁸.

En définitive, l'héritage de Galland est probablement la partie la plus tangible de sa personne, celle qui nous permet le mieux d'entrer en contact avec lui. À sa mort, Galland possédait peu de biens : quelques pièces de monnaies antiques, un petit cabinet de curiosités amassées au cours de ses voyages en Orient, sans doute un peu d'argent, mais surtout il laissa une bibliothèque composée de manuscrits orientaux, de manuscrits personnels contenant ses propres travaux, et des imprimés. Reconnaisant envers cet État qui lui avait permis de gravir les échelons malgré ses origines, il pensa à léguer ses manuscrits orientaux à Louis XIV. On y ajouta ses manuscrits personnels jugés suffisamment utiles pour rejoindre les collections royales.

Le 17 février 2015, trois siècles s'étaient écoulés depuis la mort de Galland. Au cours de cette période, Galland a vu son aura grandir, notamment grâce à la publication de certaines de ses œuvres à titre posthume et le renouveau des études sur les *Mille et Une Nuits*. L'occasion de célébrer le tricentenaire de sa mort était donc tentante. Richard Waller et moi-même avons souhaité la saisir pour diverses raisons en organisant un colloque international qui s'est tenu à Liège du 16 au 18 février 2015. Cette année-là, la France commémora surtout le tricentenaire de la mort de Louis XIV. Il suffisait de parcourir les rayons des librairies pour s'en rendre compte. Certes Galland devait être honoré dans sa patrie, dans les institutions qu'il avait servies, comme le Collège royal, devenu Collège de France,

¹⁴ Voir *Journal*, vol. I, p. 108-109.

¹⁵ *Ibid.*, p. 110.

¹⁶ *Ibid.*, p. 112.

¹⁷ *Ibid.*, p. 116.

¹⁸ *Ibid.*, p. 117.

et l'Académie royale des Inscriptions et Médailles, aujourd'hui Académie des Inscriptions et Belles-Lettres¹⁹.

Toutefois, le lieu choisi, la ville de Liège, se justifiait parfaitement, car, au fond, le lien entre Galland et Liège n'est pas si ténu qu'on pourrait le croire. Ainsi, c'est à Liège qu'a vécu et enseigné Victor Chauvin (1844-1913). Professeur de langue arabe à l'université de Liège, il doit sa renommée à sa *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885* publiée entre 1892 et 1922. Bien plus qu'un simple recueil bibliographique, il s'agit d'un ouvrage de référence, particulièrement pour les spécialistes des *Mille et Une Nuits*, parce que son auteur fit œuvre de pionnier en détaillant les contes et en identifiant les motifs présents dans d'autres traditions littéraires. Chauvin fut aussi un bibliophile qui légua sa riche collection à son *Alma mater* où elle est conservée sous l'appellation «Fonds Chauvin». Sa collection comportait évidemment de nombreuses publications relatives aux contes et en particulier aux *Mille et Une Nuits*. C'est au sein de celle-ci que furent découverts l'unique exemplaire recensé de l'édition du conte d'*Ali Baba et les quarante voleurs* imprimé à Liège en 1782²⁰, et le second exemplaire connu de la première traduction allemande (1706) de la version de Galland²¹. C'est également à Liège qu'est né le projet d'édition critique intégrale du *Journal* de Galland correspondant à la période parisienne et aux dernières années de sa vie (1708-1715). Ce projet s'est précisément terminé en 2015 avec la publication des deux derniers volumes couvrant respectivement les années 1712-1713 et 1714-1715. Il ne pouvait donc y avoir de meilleures raisons pour fêter le tricentenaire de la mort de Galland en terre liégeoise.

À ce stade, il n'est peut-être pas inutile d'évoquer brièvement dans quelles circonstances ce projet d'édition du *Journal* a vu le jour. Le point de départ coïncida avec une communication que je fis sur les récits de voyage de Galland, en novembre 2005, dans le cadre d'une journée d'études organisée par le Groupe d'études du dix-huitième siècle et des révolutions (GEDHSR) dirigé par ma collègue Françoise Tilkin. Après avoir évoqué le projet d'édition du *Journal* de la période parisienne, Andrew Brown, qui assistait à cette journée d'études, attira mon attention sur le travail de Richard Waller, qui enseignait encore à cette époque à l'université de Liverpool. Brown me mit en contact avec mon collègue liverpud-

¹⁹ Un colloque fut finalement organisé conjointement par l'Académie, la Société asiatique et l'INALCO, presque *in extremis*, les 3 et 4 décembre 2015. Les actes ont été publiés en 2017 : Pierre-Sylvain Filliozat et Michel Zink (éd.), *Antoine Galland et l'Orient des savants. Actes du colloque international organisé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la Société asiatique et l'INALCO à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Palais de l'Institut) et à l'INALCO les 3 et 4 décembre 2015* (Paris, 2017).

²⁰ Voir *Journal*, vol. I, p. 89 pour la reproduction de la page de titre.

²¹ Voir *Journal*, vol. III, p. 183, note 468 et fig. 27.

lien et très rapidement nous nous mîmes d'accord pour nous rencontrer sans tarder. En mars 2006, une première rencontre fut organisée à l'université de Liège avec la participation de certains collègues qui allaient rejoindre l'équipe d'annotateurs par la suite. Au cours de cette journée, plusieurs décisions furent prises concernant la méthode de travail à suivre ainsi que la division du texte à publier.

À cette époque, nous disposions de deux transcriptions complètes du texte : celle de Richard Waller, qui restait fidèle à l'orthographe de Galland, et celle de Jacqueline Miquel-Ravenel, qui avait opté pour l'orthographe moderne²². Les deux transcriptions étaient loin d'être parfaites puisqu'elles contenaient encore de nombreux passages qui résistaient aux efforts de déchiffrement des deux chercheurs en question. L'option choisie fut celle d'une édition diplomatique qui respecterait l'orthographe de Galland. La transcription de Richard Waller constituait donc un excellent point de départ pour le projet. Il fut aussi décidé que nous maintiendrions les abréviations utilisées par Galland, en résolvant celles qui pourraient paraître obscures en notes, et que nous limiterions au nombre de quatre les lettres manquantes dans les mots écrits seulement en partie par Galland. L'édition diplomatique devait aussi indiquer les parties raturées et corrigées par Galland ainsi que les interpolations rendues nécessaires pour une bonne intelligence du texte dans l'apparat critique. Nous décidâmes aussi de diviser le texte en quatre unités, chaque unité couvrant deux années du *Journal*, y compris les années incomplètes (l'année 1708 qui commence, abruptement, à la fin de novembre, et l'année 1715 qui se termine le 31 janvier). Deux années devaient ainsi constituer un volume imprimé.

Après nous être accordés sur ces critères, le travail de collation put commencer. La transcription du texte intégral accomplie par Richard Waller devait en effet être vérifiée avec les reproductions digitales des manuscrits et les originaux quand cela s'avérait nécessaire. Cette tâche incombait aux deux éditeurs du texte, c'est-à-dire Richard Waller et moi-même. Nous révisâmes aussi les passages litigieux ensemble. Pour l'annotation, le texte fut réparti entre plusieurs spécialistes en fonction de leur compétence, sachant que Richard Waller avait déjà ajouté de nombreuses notes en anglais au cours des années précédentes en fonction de ses connaissances. Les collègues qui acceptèrent le défi furent Michele Asolati (Université de Padoue) pour la numismatique antique, Aboubakr Chraïbi (INALCO, Paris) pour les résumés des contes transmis à Galland par Ḥannā Diyāb (uniquement dans le premier volume), Étienne Famerie (Liège Université) pour l'épigraphie antique, et enfin Richard Veymiers (Liège Université) pour la glyptique. Le

²² Jacqueline Miquel-Ravenel a travaillé sur le texte du *Journal* dans le cadre de son diplôme à l'École pratique des hautes-études sous la direction du regretté Gérard Troupeau. Elle en a tiré un article : « À la rencontre d'Antoine Galland, premier traducteur des *Mille et Une Nuits* », *Arabica* 41 (1994), p. 147-161. En 2010, elle a publié des morceaux choisis du *Journal* sous le titre *Antoine Galland, inventeur des Mille et Une Nuits* (Paris).

reste de l'annotation fut partagé entre les deux éditeurs. L'usage du programme *Classical Text Editor*, spécialement conçu pour les éditions critiques, a grandement facilité la préparation du texte pour publication puisque l'impression, assurée par la maison Peeters (Louvain, Paris, Bristol, CT), s'est faite à partir de fichiers en *Portable Document Format* (PDF), qui offre l'avantage d'éviter une nouvelle manipulation de la part de l'éditeur et une nouvelle perte de temps. Le temps est venu de reconnaître notre dette envers la maison Peeters qui a travaillé de concert avec nous pendant toutes ces années en garantissant un calendrier de publication qui pouvait sembler risqué. Nos remerciements lui sont aussi dus pour avoir mis ce texte à la disposition du plus grand nombre pour un prix économique. Les éditeurs de textes savent combien il est souvent difficile de négocier la publication de ce genre de textes avec des éditeurs commerciaux.

La division du texte en quatre unités a permis à l'équipe de travailler dans des conditions optimales puisque l'énergie qui devait être consacrée à l'annotation a été, en quelque sorte, diluée sur plusieurs années, chacun ayant ses propres projets par ailleurs. Le travail sur le premier volume a requis un peu plus de temps que pour les suivants pour des raisons logiques : il fallait mettre en place le protocole d'édition et l'appliquer au texte à éditer. D'autre part, il fallait aussi rédiger une introduction qui a pris des proportions telles qu'elle est en définitive presque devenue une monographie (180 pages avec ses multiples annexes). Plusieurs points qui méritaient particulièrement notre attention y ont été abordés comme des aspects inédits de la vie de Galland, la nature du *Journal*, sans oublier de nouveaux documents qu'il nous a paru indispensable d'éditer puisqu'ils avaient tous un rapport avec les deux premières années (1708-1709). La préparation de ce premier volume fut terminée en mai 2010 et sortit de presse en janvier 2011. À ce moment-là, le travail sur le deuxième volume avait déjà débuté selon le même principe. Ce volume sortit de presse à la fin de 2012, c'est-à-dire presque deux ans après la parution du premier.

C'est vers cette époque que nous avons pu concevoir l'idée de célébrer le tricentenaire de la mort de Galland avec faste, autrement dit avec l'intégralité du *Journal* publiée. Forts des deux premiers volumes parus et conscients du temps que les deux derniers requerraient, il nous a semblé que nous ne prenions pas un pari irréaliste. Notre espoir était de présenter ces deux derniers volumes publiés avant le colloque. Nous avons en partie exaucé ce vœu puisqu'ils étaient prêts pour cette occasion mais leur impression par la maison Peeters ne fut réalisée qu'à la fin de l'année pour des raisons techniques. Mais le projet ne s'arrête pas avec ces quatre volumes. La richesse des données contenues dans le *Journal* nous impose de travailler à des index détaillés qui permettront à tout un chacun d'en exploiter chaque élément. Ce cinquième volume, qui contiendra aussi une bibliographie générale et des annexes, est désormais en chantier.

La tâche fut loin d'être aisée mais elle fut facilitée par la bonne humeur et la bonne volonté de notre équipe qui n'a pas rechigné à abattre sa part de travail dans les temps impartis. Après tout, le *Journal* ce ne sont pas moins de 1 830 pages, 4 692 notes, 851 174 mots et 299 figures ! La relative rapidité avec laquelle nous avons travaillé ne doit pas éluder les problèmes que nous avons rencontrés. L'édition d'un texte autographe de ce genre pose des difficultés propres qui concernent surtout le déchiffrement. Les notices ayant été rédigées la plupart du temps au jour le jour, Galland s'appliquait dans son écriture, si bien que celle-ci est souvent lisible. Toutefois, il lui arrivait de rédiger plus rapidement, la plume effleurant à peine le papier. C'est notamment le cas lorsqu'il prenait note des résumés des contes qui lui furent narrés par Ḥannā Diyāb. Le débit se fait alors plus rapide, les abréviations plus nombreuses, preuve que la prise de note se fit au moment même où il entendit le récit. Les circonstances météorologiques pouvaient aussi jouer un rôle dans la difficulté rencontrée pour déchiffrer un passage. L'hiver de 1709 fut particulièrement rigoureux et Galland ne négligea pas de préciser que son encre gelait dans l'encrier, ce qui rend d'autant plus ardu l'exercice d'écriture, même auprès du feu²³. Malgré ces aléas, les mots qui ont résisté à nos efforts de déchiffrement sont très peu nombreux et figurent avant tout dans le premier volume pour les raisons invoquées ci-dessus.

Là où nous n'eûmes pas d'autre choix que de capituler après avoir redoublé d'efforts pour essayer de résoudre une énigme particulièrement difficile, ce fut pour la lecture de certains noms propres. Ce fut le cas, par exemple, pour un certain Agimius. La lecture du nom semble correcte mais les meilleurs spécialistes n'ont pu identifier ce personnage qui devait pourtant être célèbre puisque Galland ne fournit pas plus de détails le concernant²⁴. Un des obstacles rencontrés consistait précisément à identifier les individus qui se cachaient derrière un nom étranger (mais pas seulement) souvent orthographié phonétiquement par Galland. En 1709, par exemple, Galland fit la connaissance d'un Danois qu'il nomme Bornman. Ce dernier allait devenir le bibliothécaire de l'abbé Bignon. Si nous parvînmes à l'identifier en définitive, ce fut avant tout grâce à des sources danoises²⁵. Un autre exemple parlant concerne un Allemand que Galland nomme Speslai mais dont le vrai nom était en fait Spitzley²⁶.

Certains noms de lieux furent tout aussi problématiques, même quand il s'agissait de toponymes français. En voici un exemple résolu après des recherches approfondies :

²³ *Journal*, vol. I, p. 238.

²⁴ *Ibid.*, p. 526.

²⁵ *Ibid.*, p. 280.

²⁶ *Ibid.*, vol. III, p. 358.

Mais comme il m'avoit marque que Madame La Comtesse de Prelot qui occupoit le premier appartement chez luy desiroit de me voir, j'eus l'honneur de Lui fai[re] la reverence. Cette Dame m'entretint des ruines du tems de[s] Romains tres considerables selon la description qu'elle m'en fit qui se trouvent dans une de ses Terres appellee Orillan, en Bretagne, pres de Saint Brieu, et des medailles Romaine qu'on y deterre de tems en tems²⁷.

Malgré la localisation assez précise (Bretagne, près de Saint-Brieuc), nos recherches sur ce toponyme ne donnèrent aucun résultat dans un premier temps tout simplement parce que l'orthographe adoptée par Galland, qui reflétait sans doute la prononciation de la comtesse de Prelot, ne correspondait pas au toponyme actuel. En définitive, nos recherches furent couronnées de succès : le village en question se nomme actuellement Le Rillan et il a en effet pour caractéristique d'être construit sur l'emplacement d'un ancien établissement gallo-romain situé le long de la voie romaine qui reliait Quintin à Alet, et donc proche de Saint-Brieuc. En 1970, des fouilles permirent de mettre au jour une importante stèle d'un dieu de l'époque gallo-romaine, dit le «Dieu au maillet de Saint-Brandan». L'orthographe adoptée par Galland était-elle purement phonétique ? Il semble que non. Les archéologues qui ont travaillé sur le site ont trouvé dans une note anonyme datée de 1730 la mention du toponyme en ces termes : «le point du Rillan ou peut-être d'Aurélian». La comtesse aura peut-être dit «du Rillan» ou «d'Aurélian» et Galland aura compris «Orillan».

Dans un autre cas assez emblématique, c'est la patience qui nous permit de trouver la solution. Le 17 juin 1710, Galland rendit compte d'une gravure représentant plusieurs figures antiques découvertes en Suisse en un lieu appelé anciennement Vitodurum (act. Winterthur) qui avait été envoyée à l'abbé Bignon pour être examinée lors d'une séance académique. Galland donna une description des objets : deux figures différentes de Mercure, de lions, d'ours, de pourceaux, et puis d'un autre objet dont le nom résistait à toutes nos tentatives de déchiffrement. Les nombreuses consultations de collègues, notamment latinistes, ni d'ailleurs la découverte d'un exemplaire de la gravure, ne donnèrent pas plus de résultat. Après quelque temps, la solution nous parut enfin évidente : le mot devait se lire *graphium* et désignait l'instrument utilisé pour tracer les lettres sur les tablettes de cire à l'époque romaine. Notre enquête nous a aussi permis non seulement de découvrir un manuscrit datant de l'époque de la découverte où le lieu de la trouvaille est clairement indiqué mais aussi de localiser le musée où ces objets sont conservés²⁸. Ces exemples montrent à quel point il nous a fallu faire preuve d'intuition et de méthode pour arriver au bout de difficultés de ce genre.

²⁷ *Ibid.*, vol. IV, p. 88.

²⁸ *Ibid.*, vol. II, p. 164-165.

Le projet a aussi eu pour heureuse conséquence de mettre au jour des pièces inédites. À peine le projet lancé, nous avons en effet appris l'existence à Liège, dans une collection privée, de notes manuscrites concernant Galland. Faussement attribuées sur la page de couverture par un marchand d'autographes à l'abbé Laurent Juilhard du Jarry, elles furent rédigées par un collègue académicien, Martin Billet de Fanière, qui rendait fréquemment visite à Galland, en particulier durant ses derniers jours²⁹. Ces notes devaient servir de base à l'éloge que le secrétaire perpétuel de l'Académie, Claude Gros de Boze, devait prononcer quelques semaines plus tard. Par leur caractère spontané et personnel, les notes de Fanière nous font connaître d'autres aspects de la personnalité de Galland qui se révèle si peu dans le *Journal*. Un élément inédit et surprenant concerne le lieu de naissance de notre érudit qui a toujours été donné comme étant Rollot alors que Fanière révèle qu'il était né, selon les dires de Galland lui-même, dans un tout petit village qu'il nomme «Ouilé», proche de Rollot. Galland préférait se dire de Rollot pour éviter de devoir expliquer où son lieu de naissance se trouvait précisément. Un hameau du nom de Ouilé n'existe pas sous ce nom de nos jours mais j'ai proposé de l'identifier avec Onvillers, qui est en effet situé à courte distance de Rollot et qui figurait bien dans le diocèse d'Amiens, comme le précise Fanière³⁰.

Une autre découverte tout aussi spectaculaire concernait un des personnages les plus significatifs pour l'étude des *Mille et Une Nuits* : l'Alépin Ḥannā Diyāb. Compagnon de voyage de Paul Lucas, il arriva à Paris avec le voyageur à la fin de l'hiver rigoureux de 1709 où Galland le rencontra. Pendant plusieurs semaines, Ḥannā Diyāb narra à Galland des contes dont il prit note sous la forme de résumés dans son *Journal*, unique trace de leur rencontre. Galland exploita ces résumés pour compléter la matière de ses *Mille et Une Nuits* au cours des années qui suivirent. Reparti pour Alep à la fin de la même année, Ḥannā Diyāb rédigea, vers la fin de sa vie, un récit de son voyage en France qui resta inédit jusqu'il y a peu et où il montre qu'il était au courant de l'impact que les contes qu'il avait rapportés à Galland avaient eu³¹. L'invention du manuscrit doit être attribuée à Jérôme Lentin

²⁹ Voir *Journal*, vol. I, p. 99-122.

³⁰ *Ibid.*, p. 39-43. Pour la localisation d'Onvillers dans le diocèse d'Amiens, voir Louis-Paul Colliette, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, civile et militaire, de la province de Vermandois*, tome III (Cambrai, 1772), p. 277. Un parent de Galland, Antoine Bouchelé, était également né dans le même village. Ajoutons qu'au milieu du xviii^e s., Onvillers ne comptait que 74 habitations contre 273 à Rollot, ce qui confirme qu'il s'agissait bien d'un tout petit village en comparaison avec Rollot. Voir Jean-Joseph Expilly, *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France* (Paris, 1762-1770, 6 vol.), vol. IV, p. 823.

³¹ Le récit de Ḥannā Diyāb a été publié en français peu après la tenue du colloque à Liège : Hanna Dyāb, *D'Alep à Paris. Les pérégrinations d'un jeune syrien au temps de Louis XIV*, récit traduit de l'arabe (Syrie) et annoté par Paul Fahmé, Bernard Heyberger et Jérôme Lentin (Paris, 2015). Cette traduction fut suivie d'une autre en allemand : *Von Aleppo nach Paris*, trad. Gennaro Ghirardelli (Berlin, 2016). Elias Muhanna (Brown University) en prépare maintenant une traduction anglaise. Le texte arabe fut seulement publié en 2017 : Ḥannā

qui partagea cette nouvelle avec moi, m'autorisant à exploiter le passage où Galland est mentionné sans être nommé³².

Enfin, un texte de Galland resté inédit et de première importance pour son accession à la chaire de langue arabe au Collège royal, sa harangue, fut édité et traduit pour la première fois. L'original de cette harangue est considéré comme perdu : il fut remis à son neveu et héritier quelques semaines après le décès de Galland. Toutefois, son auteur en avait dressé une copie à la demande expresse de son correspondant hollandais Cuper. Cette copie est conservée, comme l'ensemble de la correspondance de Cuper, à la Bibliothèque royale de La Haye, où nous avons pu en obtenir une copie. Rédigée en latin, nous décidâmes qu'il était indispensable d'en fournir une traduction qui permettrait au plus grand nombre de découvrir le discours prononcé à cette occasion par Galland.

La publication de l'intégralité du texte du *Journal* correspondant à la période parisienne a mobilisé l'énergie de plusieurs spécialistes directement impliqués mais aussi de plusieurs autres qui ont été contactés ponctuellement. Notre espoir est évidemment que ce texte serve maintenant d'autres chercheurs qui travaillent dans une multitude de domaines, qu'il s'agisse de l'histoire politique, de l'histoire de certaines institutions (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Collège royal), de l'histoire de l'art, de la numismatique, de l'histoire du livre, et nous en passons. Toutefois, nous souhaitons que ce texte reçoive des marques d'intérêt immédiates. Le programme du colloque reflétait à la perfection le caractère protéiforme tout autant de ce texte que de la personnalité de Galland et ce volume d'actes reproduit presque fidèlement les communications très riches qui y ont été présentées³³. Au cours de ces trois journées denses, nous eûmes la chance de voir différentes questions examinées dans le détail qui correspondent à autant de sections dans ce volume.

Galland fut un diariste convaincu puisqu'il rédigea des notes presque quotidiennes où il décrit les principaux événements de sa journée. Ce rôle de diariste méritait d'être étudié en relation avec celui de correspondant et d'académicien. Dans sa contribution, Henri Duranton se penche sur le caractère opaque du personnage tel qu'il apparaît dans ses écrits personnels (le *Journal* et la correspondance). Revenant sur le caractère « extime » du *Journal* proposé par Richard Waller, il s'attache à démontrer que Galland resta fidèle au portrait de l'académicien

Diyāb, *Min Ḥalab ilā Bārīs (riḥla ilā balāṭ Luwīs al-Rābi' 'Aṣar)*, éd. Muḥammad Muṣṭafā al-Ġārūš et Ṣafā' Abū Ṣahlā Ġubrān (Beyrouth, 2017).

³² Voir *Journal*, vol. I, p. 47-49.

³³ Seules deux communications ne sont pas publiées dans ce volume : la première (« Antoine Galland and Paul Lucas as Ḥannā Diyāb's interlocutors ») de Paulo Lemos Horta constituait un chapitre d'un livre qu'il a publié depuis lors (Paulo Lemos Horta, *Marvellous Thieves : Secret Authors of The Arabian Nights* (Cambridge, Mass. et Londres, 2017)) ; la seconde (« Galland, épigraphiste et philologue classique ») d'Étienne Famerie n'a pas été reçue à temps.

type de l'époque qui reste d'origine modeste et rechigne à parler de soi, s'évertuant plutôt à se forger une image par des travaux titanesques, parfois utopiques. Si le *Journal* n'est que le compte rendu des activités répétitives de cet érudit, alors pourquoi, se demande Henri Durant, prendre la peine d'en rédiger un ? Comme il l'indique, ce texte, destiné à ne pas être lu et peut-être même à être perdu, gagne tout son sens par l'annotation dans l'édition qui en a été publiée par notre équipe.

L'époque qui correspond aux dernières années de Galland est marquée par des questions religieuses de premier plan. Le *Journal* s'en fait parfois l'écho mais Galland, fidèle à son habitude qui veut qu'il s'exprime rarement sur ses sentiments, en parle parfois à demi-mots. Il faut arriver à lire entre les lignes pour entrevoir une sympathie envers l'un ou l'autre mouvement. La question de la présence du jansénisme dans le *Journal* et des éventuels penchants de Galland à son égard est très judicieusement abordée par Nicolas Lyon-Caen, plus particulièrement après la publication de la bulle *Unigenitus* en 1713. Témoin de son temps, Galland ne pouvait ignorer la querelle que cette publication devait raviver, fût-ce deux ans avant sa mort. À nouveau, Nicolas Lyon-Caen ne peut que constater le silence assourdissant du *Journal* sur ces questions : Galland n'évoque qu'en passant certaines des questions que soulève la question janséniste mais à aucun moment il ne laisse transparaître ce qu'il en pense réellement. Marque de prudence ou manifestation d'une forme d'irénisme ? s'interroge-t-il, avant de conclure que la mort de Galland l'a dispensé de se prononcer sur cette question.

L'apport du *Journal* à la connaissance des *Mille et Une Nuits* n'est plus à démontrer depuis que Herman Zotenberg a publié sa brillante étude à la fin du XIX^e s. où il a révélé, pour la première fois, le rôle joué par l'Alépin maronite Ḥannā Diyāb³⁴. Depuis lors, le *Journal* a souvent été exploité pour les résumés des contes qui lui furent rapportés oralement et transmis par écrit dans un cas par le maronite. Toutefois, le texte contient de multiples passages où Galland parle de cette partie de son travail sans oublier les détails concernant le prêt de ses textes manuscrits à des lecteurs appartenant à certaines catégories sociales et ce bien avant l'impression du texte, le don d'exemplaires imprimés, le processus d'impression, et bien d'autres encore. Malgré ces nombreux détails, plusieurs aspects demandent encore à être étudiés³⁵. Plusieurs contributions sont ici consacrées à l'exploitation que fit Galland des contes de Ḥannā Diyāb. De ce personnage venu de Syrie en France en 1709, on savait le peu de choses qu'en disait Galland dans son *Journal*. Il y a quelques années, Jérôme Lentin a découvert le récit que Ḥannā

³⁴ Herman Zotenberg, « Notice sur quelques manuscrits des *Mille et Une Nuits* et la traduction de Galland », *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques* 28 (1887), p. 167-320.

³⁵ Notre édition du *Journal* a aussi été utilisée par Hakan Karateke, « The Politics of Translation : Two Stories from the Turkish *Ferec ba'de Şidde* in *Les mille et une nuit, contes arabes* », *Journal of Near Eastern Studies* 74/2 (2015), p. 211-224.

Diyāb rédigea à la fin de sa vie sur ce voyage. Ce récit de voyage est maintenant disponible en français³⁶. Bernard Heyberger, qui a participé à l'annotation de ce texte, en offre dans sa contribution une analyse en rapport avec Galland. Passant en revue les passages le concernant, il montre que Ḥannā Diyāb fut déçu à plus d'un titre de son passage par Paris. Il s'attache ensuite à étudier la vision que Ḥannā Diyāb garda de son séjour parisien avant d'examiner en détail les sources qu'il a pu exploiter pour construire son récit.

Grâce au parti qui nous prîmes de publier une édition diplomatique du *Journal*, les chercheurs peuvent prendre connaissance des hésitations et des remords de Galland puisque les ratures, les modifications, les ajouts interlinéaires ou marginaux sont renseignés dans l'apparat critique. Ces éléments autorisent une reconstruction du processus de prise de notes ainsi qu'une reconstitution de la voix du conteur Ḥannā Diyāb. Inspirée par ma suggestion concernant le caractère hâtif des résumés des contes transcrits par Galland et la possibilité qu'il effectua cette transcription sur le vif, Ruth Bottigheimer se penche sur cette question dans le détail. Elle aborde, dans une seconde partie, les sources occidentales dont Ḥannā Diyāb aurait pu s'inspirer pour certains contes³⁷.

Dans l'article qui suit, Ulrich Marzolph étudie les résumés des contes que Galland n'a pas exploités dans ses *Mille et Une Nuits*. Il se concentre plus particulièrement sur le conte intitulé «La bourse, le cornet de derviche, les figues et les cornes», dont il fournit une traduction anglaise en annexe. Il le compare à d'autres versions recensées à travers le monde, ce qui l'amène à conclure que Ḥannā Diyāb possédait un véritable talent de conteur³⁸.

Bien avant que Galland n'eût l'occasion de rencontrer Ḥannā Diyāb, il s'appuya pour sa traduction des *Mille et Une Nuits* sur des manuscrits arabes. L'un de ces ceux-ci fut plus particulièrement décisif: le ms. ar. 3609-3611, maintenant

³⁶ Voir *supra*, note 31. Outre l'ouvrage de Paulo Lemos Horta, citons aussi le travail d'Élie Kallas, «Aventures de Hanna Diyab avec Paul Lucas et Antoine Galland (1707-1710)», *Romano-Arabica* XV (2015), p. 255-267.

³⁷ Elle a aussi publié les études suivantes : Ruth B. Bottigheimer, «East Meets West: Hannā Diyāb and *The Thousand and One Nights*», *Marvels & Tales* 28/2 (2014), p. 302-324 ; ead. et et Claudia Ott, «The Case of 'The Ebony Horse. Part I'», *Gramarye* 5 (2014), p. 8-20 ; ead., «The Case of 'The Ebony Horse. Part II: Hanna Diyab's Creation of a Third Tradition'», *Gramarye* 6 (2014), p. 6-16. Elle prépare en ce moment une étude des contes de Ḥannā Diyāb qui sera accompagnée d'une traduction des résumés transcrits par Galland.

³⁸ Il a, depuis, publié d'autres études et traductions : Ulrich Marzolph, «A Scholar in the Making: Antoine Galland's Early Travel Diaries in the Light of Comparative Folk Narrative Research», *Middle Eastern Literature* 18/3 (2015), p. 283-300 ; id. et Anne E. Duggan, «Ḥannā Diyāb's Tales, Part I», *Marvels & Tales* 32/1 (2018), p. 133-154 ; id. et Anne E. Duggan, «Ḥannā Diyāb's Tales, Part II», *Marvels & Tales* 32/2 (2018), p. 435-456 ; id., «The Man Who Made the Nights Immortal: The Tales of the Syrian Maronite Storyteller Ḥannā Diyāb», *Marvels & Tales* 32/1 (2018), p. 114-129.

conservé à la BnF grâce au legs de Galland en faveur de la Bibliothèque du roi. Ce manuscrit arriva en France en 1701 mais son histoire depuis qu'il avait été copié, au xv^e s., est inscrite sur les pages initiales et finales. Des lecteurs y ont en effet laissé leur marque attestant qu'ils avaient consulté le manuscrit à diverses époques. Margaret Sironval y consacre son étude et la poursuit avec les lecteurs des *Nuits* en France après la publication de Galland jusqu'au début du xix^e s.

Succès de librairie immédiat et jamais démenti, les *Mille et Une Nuits* de Galland connurent plusieurs traductions. La première traduction italienne, publiée à Venise en 1721-1722, fait ici l'objet d'une étude fouillée par Marco Callegari. Il y examine la question de l'identité de l'éditeur et du traducteur, fournissant, pour la première fois, une hypothèse convaincante.

Galland fut un digne membre de l'Académie royale des Inscriptions et Médailles. Il contribua à ses travaux de manière plus que régulière et il réussit à se faire apprécier de ses collègues par la rigueur des travaux qu'il y présenta. Le *Journal* est une source de première main pour l'histoire de cette vénérable institution, confirmant et parfois infirmant les registres manuscrits tenus par le secrétaire. Fabrice Charton a choisi d'examiner le rôle joué par Galland dans la vie de cette institution tandis que Christelle Bahier-Porte se penche sur l'importance du *Journal* pour la connaissance des débats littéraires qui animaient les bancs de l'Académie.

À sa mort, Galland prit la décision de léguer sa petite collection de manuscrits orientaux à la Bibliothèque du roi. Ses manuscrits personnels rejoignirent les mêmes rayons après avoir été négociés avec son héritier, sage décision qui permet de nos jours aux chercheurs qui s'intéressent à ses travaux de les consulter à la BnF. Dans son *Journal*, Galland évoque parfois l'acquisition de certains de ces manuscrits orientaux mais surtout d'ouvrages imprimés. Plusieurs de ces ouvrages furent achetés à la suite de sa nomination à la chaire de langue arabe au Collège royal en 1709 et ont un rapport avec les cours qu'il devait y dispenser. Dans ma contribution, j'étudie en détail les circonstances dans lesquelles Galland accrut sa bibliothèque. J'examine ensuite la nature du legs qu'il fit au profit du roi et le devenir du reste de sa bibliothèque (imprimés, monnaies, curiosités).

Le *Journal* témoigne aussi de l'activité scientifique de son auteur. Galland travaillait énormément à ses propres projets où les *Mille et Une Nuits* n'occupèrent qu'une place marginale. Spécialiste de numismatique et d'épigraphie, Galland rédigea de nombreux travaux, certains publiés, d'autres restés à l'état de manuscrits. Son *Dictionnaire historique et numismatique*, composé au cours de plusieurs années et complété presque jusqu'à sa mort, n'a jusqu'aujourd'hui guère retenu l'attention des spécialistes. Guy Meyer nous éclaire sur l'histoire de ce manuscrit, les copies qui en ont été faites au xviii^e s., et son intérêt pour l'histoire de la numismatique.

Michele Asolati, qui fut responsable de l'annotation relative à la numismatique antique dans le *Journal*, propose, dans sa contribution à ce volume, une analyse des quelque 270 notices qui ont trait aux monnaies. Il en ressort un portrait du numismate qui prête attention aux moindres détails.

La numismatique était (et est peut-être encore) un domaine où les savants entraient dans des disputes qui ont laissé des traces mémorables. Nous en avons la preuve avec l'article de François de Callataÿ qui s'intéresse aux querelles qui ont opposé Galland à d'autres numismates et cela après avoir retracé les moments de sa carrière qui ont été déterminants pour l'établissement de son autorité dans ce domaine.

L'histoire politique n'est pas en reste dans le *Journal*. Ben S. Trotter revient sur les liens de Galland avec le monde de la diplomatie tout au long de sa vie, telle qu'elle est détaillée dans son *Journal* et ses autres écrits. Il démontre que ces liens perdurèrent jusqu'à sa mort, preuve d'un ancrage profond remontant au début de sa carrière. Dans la même veine, Olivier Donneau étudie les liens entre Galland et Daniel de Larroque, proche du pouvoir, en passant en revue leur carrière respective et les points communs tout autant que les différences qui la caractérisent et ce qui pouvait les rapprocher sur le plan personnel.

Tout au long de sa vie, Galland a aussi correspondu avec des savants, des érudits, des amis et ce à travers toute l'Europe. Situé au crépuscule de la République des Lettres, il eut soin de prendre note, dans son *Journal*, de ces échanges et de conserver les lettres de ses correspondants ainsi que les brouillons de ses propres lettres. Ce recueil de lettres n'a malheureusement pas été conservé dans son ensemble. Toutefois, les originaux des lettres de Galland peuvent être consultés dans les collections de certains de ses correspondants, ce qui permet d'étudier cet aspect de sa production. L'édition partielle que Mohamed Abdel-Halim publia en annexe de sa thèse reste disponible à peu de chercheurs à cause de sa faible diffusion – seuls deux exemplaires sont conservés, l'un à la bibliothèque de la Sorbonne et l'autre à la BnF – si bien que les spécialistes des correspondances n'en ont qu'une connaissance limitée. Il paraissait essentiel que cette partie de la production littéraire de Galland fasse l'objet d'études spécifiques dans le cadre du colloque. Richard Maber s'intéresse ici aux grandes caractéristiques de la correspondance échangée par Galland avec ses collègues, ce qui l'amène à conclure qu'elle est essentielle pour comprendre comment « s'élaborent et se transforment les réseaux internationaux d'amitié et d'assistance réciproque ». Quant à Richard van Leeuwen, il concentre son attention sur deux correspondants hollandais avec lesquels Galland fut en contact : Gisbert Cuper et Adriaen Reland. Il étudie aussi la question de l'impact des *Mille et Une Nuits* de Galland en Hollande et révèle l'existence, inconnue jusqu'alors, d'une traduction hollandaise publiée entre 1719 et 1725. Pour clore cette section sur la correspondance, Anthony McKenna, spécialiste de Bayle, propose d'étudier le réseau des correspondants de Bayle tel qu'il

survit dans le *Journal*, ce qui prouve, à ses yeux, « la dynamique de la vitalité et de la survivance des réseaux à l'âge classique ».

Galland fut aussi un voyageur invétéré, la plupart du temps pour des raisons économiques. Il a laissé des traces de ses voyages qui, à une exception près, sont toutes éditées. Au cours de certains de ces voyages, Galland fit partie d'une compagnie dont certains membres ont aussi laissé un récit. Richard Waller en a découvert un qui reste inédit et qui se rapporte au premier séjour en Orient, preuve s'il en est que des textes attendent encore d'être exhumés. Ce récit détaille le voyage entrepris par l'ambassadeur Nointel après l'obtention du renouvellement des capitulations au bénéfice des marchands français dans l'Empire ottoman. Connu en partie par le récit qu'en donnèrent d'autres participants au voyage (Cornelio Magni, Michel Nau, Antoine des Barres, Robert Saulger), ce voyage s'enrichit désormais d'un nouveau témoignage qui peut être attribué avec certitude à l'aumônier de Nointel, Jean-Baptiste Roussel. Son texte, conservé dans deux copies décrites ici, est présenté et analysé par Richard Waller qui en souligne les traits saillants et indique en quoi il se différencie des autres récits. Le *Journal* de Galland couvrant la période constantinopolitaine (1672-1673) fait aussi l'objet d'un article dû à Vanezia Pârlea qui y a identifié les passages relatifs à la façon dont Galland y décrit l'Autre, en l'occurrence les Ottomans. Elle démontre que Galland, au delà des stéréotypes, se montre prêt à écouter cet Autre.

Les connaissances linguistiques acquises par Galland avant son premier séjour en Orient étaient limitées au grec ancien, l'hébreu et des rudiments d'arabe. Il y ajouta, durant son séjour à Constantinople, le turc et le persan. La question de la connaissance que Galland avait de la langue arabe mérite toutefois d'être posée. S'il a traduit plusieurs ouvrages rédigés dans cette langue, y compris le Coran, Salam Diab-Duranton s'interroge sur le niveau de connaissance que Galland avait de cette langue en prenant comme point de départ sa traduction d'une sélection de poèmes arabes publiés par Thomas Erpenius. Sylvette Larzul se penche ensuite sur le traité sur le café que Galland publia en 1699. Cet opuscule, qui connut une fortune toute particulière, était présenté comme la traduction d'un manuscrit arabe que Galland avait identifié dans les collections royales. Sylvette Larzul démontre qu'il s'agissait plus d'une adaptation que d'une traduction, Galland y faisant montre de ses qualités littéraires, quelques années avant qu'il ne présentât au public son adaptation des *Mille et Une Nuits*.

Galland fut un témoin de son temps mais aussi du temps qu'il faisait. Le *Journal* en apporte la preuve avec des données météorologiques presque quotidiennes qui méritaient de recevoir l'attention d'une spécialiste de l'histoire de la météorologie. Victoria Slonosky a accepté de relever ce défi. Après avoir contextualisé les notes météorologiques de Galland, elle fournit une analyse détaillée des données du *Journal* en les comparant à celles relevées à la même époque par Louis Morin et l'Observatoire de Paris. Elle étudie ensuite de manière plus appro-

fondie trois événements majeurs qui ont marqué les imaginations à l'époque : l'hiver rigoureux de 1709, la crue de la Seine en 1711 et les étés froids de 1713 et 1714. Elle conclut que les notices de Galland fournissent un utile complément aux notations plus scientifiques effectuées par des spécialistes.

La médecine est une autre matière qui retient l'attention de tout lecteur du *Journal*. Galland était évidemment à la fin de sa vie et était affecté de plusieurs maladies dont il décrit les symptômes. Il détailla également les remèdes qu'il prit pour soulager ses maux. Dans son étude, Laurence Brockliss se concentre sur les visites qu'Étienne-François Geoffroy lui rendit dans les moments les plus critiques de sa maladie et sur les raisons qui poussèrent ce médecin à se rendre au chevet de Galland. Anne Marie Moulin, historienne médecin et spécialiste des transferts entre pratique orientale et occidentale, se penche quant à elle sur les apports du *Journal* pour étudier le vécu du patient, reconnaissant en Galland un malade peu ordinaire : à la fois savant et médecin de soi-même. Elle s'intéresse également aux remèdes pris par Galland pour soulager ces maux.

Ce volume se clôt comme il commence : un prologue et un épilogue forment le cadre de ces savantes contributions. Ils ont pour auteurs deux compagnons de longue route à la fois de Galland et du projet qui a conduit à la publication intégrale du *Journal* de la période parisienne. Dans le prologue, André Miquel, qui partage avec Galland le mérite d'avoir traduit les *Mille et Une Nuits*, propose un portrait décalé, non pas tant du savant et de l'érudit, mais de l'homme qui se dérobe trop souvent à notre lecture. Il revient à son épouse, Jacqueline Miquel-Ravenel, qui a consacré une partie de sa vie à l'édition et l'étude de ce même *Journal*, de porter un regard un peu différent, attachant, sur l'homme qui fut au centre de notre attention pendant de si longues années et surtout pendant ces trois jours de colloque tout entiers à lui dédiés.

Comme on le voit, nous ne pouvions rêver de meilleur programme pour célébrer un auteur aussi emblématique que Galland ainsi que la fin de la publication de la période parisienne de son *Journal*. Il nous reste à espérer que le lecteur partagera notre enthousiasme en découvrant le résultat de ces trois jours de travaux qui visaient à exploiter les premiers fruits de notre travail et que d'autres chercheurs ne négligeront plus ce texte qui réserve encore bien des découvertes.

L'organisation de ce colloque n'aurait pas été possible sans l'appui financier de plusieurs institutions qu'il m'est agréable de remercier : le F.R.S.-FNRS, le Patrimoine et la Faculté de Philosophie et Lettres de Liège Université, le Groupe d'études du dix-huitième siècle et des révolutions, et Wallonie-Bruxelles International. Le Musée de la Vie Wallonne nous a gracieusement accueillis pendant les deux premières journées et son théâtre de marionnettes a ravi les participants avec une pièce intitulée «Tchantchès et la lampe merveilleuse» qui fut jouée le jour (17 février) et approximativement à l'heure du décès de Galland.

TABLE DES MATIÈRES

Frédéric Bauden, <i>Introduction</i>	vii
André Miquel, <i>Prologue : Un homme hors du commun, mais pour qui ?</i>	1
Henri Duranton, <i>Antoine Galland, l'académicien « invisible »</i>	5
Nicolas Lyon-Caen, <i>Le Jansénisme à Paris à l'aube du xviii^e siècle. Autour du Journal d'Antoine Galland</i>	21
Bernard Heyberger, <i>Le Regard exceptionnel d'un homme « ordinaire ». Paris en 1709 vu par Ḥannā Diyāb, chrétien syrien et informateur d'Antoine Galland</i>	31
Ruth Bottigheimer, <i>Ḥannā Diyāb's Tales in Antoine Galland's Mille et Une Nuit(s): I. New Perspectives on their Recording; II. New Conclusions about Western Sources within Nights Texts</i>	51
Ulrich Marzolph, <i>Ḥannā Diyāb's Unpublished Tales. The Storyteller as an Artist in His Own Right</i>	73
Margaret Sironval, <i>Les Lecteurs du manuscrit Galland des Mille et Une Nuits</i>	91
Marco Callegari, <i>Le edizioni veneziane delle Novelle arabe divise in mille ed una notte nel XVIII secolo</i>	105
Fabrice Charton, <i>Antoine Galland et l'Académie royale des Inscriptions et Médailles (1701-1715)</i>	117
Christelle Bahier-Porte, <i>Antoine Galland, les poètes et l'Académie française</i>	129
Frédéric Bauden, <i>La Bibliothèque d'Antoine Galland</i>	143
Guy Meyer, <i>Le Dictionnaire historique et numismatique d'Antoine Galland. Présentation générale et discussion de l'article « ΝΕΟΧΩΡΟΣ »</i>	229
Michele Asolati, <i>“... médailles curieuses ...” Antoine Galland numismatico dai diari del periodo parigino</i>	293

François de Callataÿ, <i>Antoine Galland numismate, à la lumière des correspondances</i>	311
Ben S. Trotter, 'Prendre le café avec M. de Larroque'. <i>Galland's Links with Colbert de Torcy's Foreign Ministry</i>	337
Olivier Donneau, <i>Antoine Galland et Daniel de Larroque. Deux trajectoires au sein des milieux lettrés parisiens du début du XVIII^e siècle</i>	369
Richard Maber, <i>La Correspondance d'Antoine Galland dans le contexte des réseaux d'information internationaux</i>	389
Richard Van Leeuwen, <i>The Dutch Correspondents of Antoine Galland. Ghisbert Cuper and Adriaen Reland</i>	401
Anthony McKenna, <i>Les Correspondants de Bayle dans le Journal d'Antoine Galland</i>	417
Richard Waller, <i>A New Account of Nointel's Journey to the Holy Land (1673-1674). The Manuscripts of Noyon and the Paris Mazarine</i>	435
Vanezia Pârlea, <i>Représentations de l'univers ottoman du XVII^e siècle à travers le Voyage à Constantinople d'Antoine Galland. Images et échanges</i>	459
Salam Diab-Duranton, <i>Traduttore, traditore ? Antoine Galland traducteur de l'arabe</i>	471
Sylvette Larzul, <i>De l'Origine et du progrès du café d'Antoine Galland. Savoir inédit et réécriture en miroir</i>	483
Victoria C. Slonosky, <i>Les Observations du temps au XVIII^e siècle. Galland, Morin, de la Hire et le climat du « Petit âge glaciaire »</i>	497
Laurence Brockliss, <i>Antoine Galland, Étienne-François Geoffroy and the Medical World of Early Eighteenth-Century Paris</i>	519
Anne Marie Moulin, <i>Santé et maladie dans le Journal de Galland (1708-1715). Un malade pas comme les autres ?</i>	529
Jacqueline Miquel-Ravenel, <i>Épilogue</i>	553
Table des matières	559